

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 152 (2020)  
**Heft:** 2

**Buchbesprechung:** Bibliographie

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 10.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## BIBLIOGRAPHIE

- FLORIAN MÉTRAL, *Figurer la création du monde. Mythes, discours et images Bibles cosmogoniques dans l'art de la Renaissance*, Arles, Actes Sud, 2019, (histoire, édition, commentaire) 368 p.
- MARC-ALAIN OUAKNIN, *La Genèse de la Genèse. Illustrée par l'abstraction*, Nouvelle traduction de l'hébreu, notes et commentaires de Marc-Alain Ouaknin, Paris, Éditions Diane de Selliers, 2019, 370 p.

Que la création du monde hante depuis toujours l'imaginaire humain, c'est une évidence, quelle que soit la manière dont nous la concevions. En témoignent les mythes cosmogoniques fondateurs de l'Occident que sont la *Théogonie* d'Hésiode, le récit de la *Genèse* ou les *Métamorphoses* d'Ovide, ou encore les figures antagonistes et poétiques des « Ténèbres » et de la « Lumière » du Chaos et du Cosmos, qui marquèrent de toute leur charge symbolique les discours des humanistes de la Renaissance. Tel est le but de la recherche de Florian Métral, qui a voulu dégager, à partir des œuvres de Ghiberti, Mantegna, Bosch, Michel-Ange, Raphaël, Bandinelli, Salviati, Tintoret et Véronèse, les enjeux anthropologiques, philosophiques et artistiques de l'iconographie de la création du monde dans l'art de la Renaissance. En effet, à ses yeux, de la fin du xv<sup>e</sup> au début du xvii<sup>e</sup> siècle, les représentations artistiques de la création du monde révèlent à leur manière les fondements de l'idée même de la Renaissance. La chapelle Sixtine de Michel-Ange, la loggia de Léon X de Raphaël et la chapelle Chigi de l'église Santa Maria del Popolo sont trois lieux exceptionnels à cet égard, car les artistes ont usé là de toute la liberté dont ils disposaient pour rendre visible les mystères de l'existence de l'univers tels qu'ils les concevaient. La méthode de l'auteur n'est pas tant de vouloir identifier un « principe d'unité logique », qui conférerait au déploiement iconographique une parfaite cohésion, mais au contraire de montrer comment ces différentes représentations, tout en présentant d'incontestables continuités, résistent à toute tentative de systématisation. « Ces images, dit-il, c'est l'une de leurs particularités essentielles, s'insèrent le plus souvent dans de vastes narrations et se voient dès lors mises en relation avec un ensemble varié de thèmes visuels auquel il faut rester le plus attentif possible ». « Monde de Dieu et mondes de l'art, dit l'auteur en conclusion, sont liés parce qu'ils sont finalement tous deux une « fenêtre sur le chaos », selon la belle formule de Cornelius Castoriadis. Ce passage du chaos au cosmos, soit le « Chaosmos » – mot-valise inventé par James Joyce – est le propre de la création divine, de la création artistique mais également de l'histoire de l'art qui, comme toute science humaine, aspire, dans son travail d'agencement et de présentation du savoir, à la fabrique d'un nouveau monde offert à l'expérience du lecteur ». Une liste des illustrations, une bibliographie très fournie des sources et des études publiées dans ce domaine font de cet ouvrage, qui est l'adaptation pour un public cultivé et intéressé de la thèse que l'auteur a défendue en 2017 à l'école doctorale de l'université Paris I-Panthéon-Sorbonne, une enquête visuelle originale sur tous les courants de pensée – platonisme, hermétisme, kabbale juive, orphisme, astrologie – qui ont été en effervescence dans la créativité des artistes, au moment où les savoirs cosmographiques et astronomiques, représentés par Copernic, Mercator, Kepler et Galilée, étaient en train de bouleverser l'image connue jusqu'alors de la terre et du cosmos.

Tout autre est l'objectif de Marc-Alain Ouaknin. Le titre *Genèse de la Genèse* évoque bien l'originalité de son intention : tenter l'impossible en cherchant à faire voir l'indéchiffrable, l'invisible. Non pas tant le ciel et la terre tels que Dieu les a créés « Premièrement », mais risquer de suggérer le « comment Il s'y est pris ? », si l'on peut dire, et qu'on ne peut pas voir : secret de Dieu. Alors, peut-être faudrait-il d'abord, avant d'ouvrir ce livre, s'abstraire soi-même du monde visible, fermer les yeux de chair, et attendre, dans l'absence d'images, que s'ouvrent d'autres yeux, les yeux du cœur. Car, comme le dit Hölderlin avec tant de finesse : « Dieu crée le monde et les hommes comme la mer les continents : en se retirant... ». Seulement, tout en se retirant, Dieu a parlé. Et c'est bien cette Parole créatrice qu'il s'agit de réentendre de manière nouvelle. La traduction inédite et les commentaires que Marc-Alain Ouaknin fait des onze premiers chapitres de la Genèse, de la création du monde à la tour de Babel, se veulent aussi proches de l'hébreu que possible pour faire goûter non seulement la polysémie originelle des mots, mais ce dont ils sont les signes au-delà de leur sens tangible. Et c'est là que se joue l'audace de l'ouvrage : par le choix de la peinture abstraite, ouvrir un nouvel espace de la conscience. Si le « Cercle noir » de Kazimir Malevitch peut illustrer le premier verset de la genèse, c'est que, dit le rabbin Ouaknin, « l'œuvre sublime du peintre n'est plus une proposition iconographique, mais une rencontre métaphysique ». Au fil du livre, les récits de la Bible et les cent-huit peintures de soixante-dix peintres du xx<sup>e</sup> et xxi<sup>e</sup> siècle proposent alors une dynamique spirituelle tout-à-fait exceptionnelle : « Que les artistes se réfèrent ou non à des courants de spiritualité, dit Diane de Selliers dans son introduction, l'abstraction laisse au spectateur la possibilité d'interpréter en toute liberté les œuvres puisqu'elles résistent à la compréhension immédiate que le figuratif impose. Face à une œuvre abstraite, chacun peut trouver les significations que sa sensibilité, son histoire, ses émotions, sa propre spiritualité lui insufflent ». S'ouvre ainsi, pour chaque lecteur, la beauté d'un parcours intérieur où Parole de Dieu et abstraction se promeuvent mutuellement dans les incandescences libératrices du sens.

JEAN BOREL

ROLAND MEYNET, *Le Psautier. Cinquième livre (Ps 107-150)*, Leuven/Paris, Peeters (Rhetorica Biblica et Semitica, 12), 2017, 747 p.

ROLAND MEYNET, *Le Psautier. Troisième livre (Ps 73-89)*, Leuven/Paris, Peeters (Rhetorica Biblica et Semitica, 19), 2019, 270 p.

Jusqu'à récemment, le sommet de l'intelligence exégétique et critique du *Psautier* se devait de ne le considérer que comme un ensemble « composite », et surtout pas « composé » de manière réfléchie. La simple question d'une unité possible créait en effet une désapprobation alarmée. Le temps de cette idéologie est heureusement en train de passer. Les recherches que Roland Meynet, professeur émérite de théologie biblique à l'Université grégorienne de Rome, et quelques autres exégètes poursuivent depuis quelques années sur la rhétorique biblique et sémitique, commencent à porter de nouveaux fruits. Ces recherches le conduisent aujourd'hui à tenter de rendre au *Psautier* son « unité », d'autant plus structurée qu'elle ne saute pas aux yeux à la première lecture, mais demande au contraire d'être patiemment recherchée pour être mieux savourée dans la complexité signifiante de son architecture. Aux yeux de l'auteur, la composition des quarante-quatre psaumes du cinquième livre (Ps 107-150) se révèle être en effet « extrêmement élaborée ». D'abord par l'organisation « concentrique » des cinq sections qui le structurent, et dont la longue méditation sur la Loi du Ps 119 constitue le cœur. Ce centre est encadré par le *Hallel*

(Ps 113-118), qui célèbre la libération de l'esclavage égyptien et par les *Psaumes des montées* (Ps 120-134), lesquels chantent et espèrent la libération et le retour de l'exil babylonien. Aux deux extrémités de cet ensemble se correspondent les deux autres sections, dont le lien, dit R. Meynet, «se découvre plus facilement si on l'examine en rapport avec le psaume central de la construction. En effet, le Ps 119 célèbre la Loi, la Parole de vie, souvent opposée à la parole mortelle des impies. Or, dans la première section, le psalmiste se voit confronté à la parole mensongère de ses ennemis qui l'accusent pour le faire mourir. Il en va de même dans la dernière section où le venin qui se cache sous la langue des méchants met en péril la vie du juste». Ces deux sections sont donc à juste titre intitulées «De la bouche d'imposture à l'action de grâce du juste» (107-112), et «Du venin du serpent à la louange des justes» (135-145). C'est ainsi à l'action de grâce et à la louange que la victoire est donnée, et non pas à la parole mortifère de l'ennemi. Il apparaît en conclusion que cette construction de l'édifice littéraire du cinquième livre «brosse l'immense fresque de l'histoire d'Israël. De chaque côté de la longue méditation sur la Loi de Dieu sont mis en parallèle la libération du joug égyptien et celle du joug babylonien. D'autre part, sur le plan théologique, c'est le Ps 119 qui se trouve être la clé d'interprétation de l'ensemble. Et puisqu'il ne fait aucune mention ni du temple, ni de Sion, ni de Jérusalem, on peut penser, dit R. Meynet, qu'il fut composé au milieu de l'exil, quand Israël n'avait plus rien d'autre que la Loi, «pilier central de la foi du peuple élu». Quant aux cinq derniers psaumes 146-150, ils remplissent la double fonction de conclusion au cinquième livre lui-même et au *Psautier* dans son ensemble, «comme s'il avait fallu une doxologie finale de cinq psaumes pour les cinq livres du *Psautier*». Dans l'impossibilité de résumer l'exégèse et l'analyse de la structure et de l'interprétation que R. Meynet fait de chaque psaume pour lui-même, avant de l'intégrer dans la section dont il fait partie, soulignons le soin avec lequel il les retraduit chaque fois dans leur littéralité, et reprend systématiquement toutes les expressions utilisées par les psalmistes pour en saisir la signification et la place respective dans l'architecture de chaque psaume. L'effort de R. Meynet est de vouloir nous faire coller au texte biblique lui-même et d'en imprégner le lecteur, de telle sorte qu'il soit porté par la puissance de ces prières qui, depuis trois millénaires, nourrissent et donnent sens à toutes les liturgies juives et chrétiennes dans le monde entier.

C'est avec la même attention qui a présidé aux analyses du *Cinquième livre du Psautier* que le professeur Roland Meynet poursuit ici ses recherches sur la composition du *Troisième livre*, soit les *Psaumes 73 à 89*. Par la place centrale qu'ils occupent dans le *Psautier*, ces dix-sept *Psaumes*, qui sont presque tous l'œuvre d'Asaph et des Fils de Coré, traduisent l'expérience récurrente de l'anxiété et de l'oppression d'Israël face à des ennemis toujours plus puissants et de l'appel désespéré du secours de Dieu. Leur tonalité générale, dit l'auteur, est en effet vraiment sombre ; ce ne sont que plaintes, supplications et questions angoissées qui sonnent comme autant d'accusations : est-ce que le Seigneur rejette à jamais ? Est-ce que sa fidélité est épaisse jusqu'à la fin ? Est-ce que Dieu oublie d'avoir pitié ? Et plus dramatique encore : Est-ce que pour les morts tu fais merveille ? Est-ce qu'on raconte ta fidélité dans la tombe ? Est-ce que ta merveille est connue dans les ténèbres ? La seule réponse à ces questions est toujours la même : Israël paye le prix de ses péchés et de son incurable infidélité à l'alliance. C'est pourquoi les ennemis prennent le dessus. Et pourtant, ce ne sera jamais là le dernier mot. En dégageant une structure de trois sections faites respectivement de six (Ps 73-78), cinq (Ps 79-83) et six psaumes (Ps 84-89), l'auteur discerne au centre de chacune d'elle l'action et la promesse de Dieu sur lesquelles Israël doit s'appuyer : au centre de la première section, le Ps 75 réaffirme que c'est Dieu seul qui juge et peut «abattre les cornes des méchants».

Au centre de la section centrale, le Ps 81 invite Israël à pousser des cris de joie vers Elohim, car c'est lui qui, parce qu'il a délivré Israël de l'oppression égyptienne et l'a conduit dans le désert, peut encore libérer son peuple de ses ennemis présents. Enfin, au centre de la troisième section, le Ps 86 voit déjà la conversion future des païens : « Toutes les nations que tu as faites viendront et se prosterneront devant ta face, Seigneur, et rendre gloire à ton nom ». Pour apprécier à leur juste mesure les analyses de détail sur les mots et les expressions utilisées par les psalmistes, la recherche de la structure interne de chaque psaume ainsi que la traduction très littérale qu'en fait Roland Meynet, il vaut la peine de suivre le conseil médiéval : « Lis peu, mais attarde-toi ». Ainsi seulement le lecteur pourra s'imprégner de la spiritualité exceptionnelle qui se dégage de la prière psalmique qui, dans son réalisme sans faille, révèle à la fois le cœur de l'homme tel qu'il est devant Dieu dans tous les états qu'il traverse et le cœur de Dieu tel qu'il a été, tel qu'il est et qu'il sera toujours pour son peuple d'Israël, pour son Église et pour chaque homme.

JEAN BOREL

RACHI (SALOMON BEN ISAAC), *La Bible de Rachi. Volume 1 : la Torah – le Pentateuque. Commentaire de la Torah par Rachi*, Introduction et annexes par Gilbert Wendorfer, Paris, Cerf, 2019, 940 p.

Rachi est pour le judaïsme ce que Thomas d'Aquin est pour le christianisme : une référence incontournable et, comme le dit l'éditeur Gilbert Werndorfer, « celui qui incarne le savoir juif et la sagesse absolue ». De son vrai nom, Rabbi Salomon fils d'Isaac, est né à Troyes en 1040. Très jeune il quitta son pays natal et alla étudier dans les académies talmudiques de Worms et de Mayence. A l'âge de vingt-cinq ans, il revint alors à Troyes pour y fonder sa propre école talmudique, et c'est là que, jusqu'à sa mort en 1105, il se consacra à l'enseignement, à la rédaction de commentaires de l'Écriture et du Talmud, ainsi qu'à de multiples recherches qui firent de lui l'un des savants les plus vénérés dans l'Europe entière. Exégète, légiste, décisionnaire, poète, penseur et, pour assurer sa subsistance, vigneron en Champagne, Rachi a légué à la postérité une œuvre qui n'est pas seulement importante pour les juifs, mais également pour les chrétiens. En effet, Rachi, qui s'est toujours voulu un homme d'ouverture tout en restant fidèle au judaïsme, a eu une large audience et influence sur l'interprétation chrétienne de la Bible. Le franciscain Nicolas de Lyre, ainsi que Luther, pour ne prendre que ces deux exemples, lui en sont redébiables. La traduction française de ce premier volume de son commentaire de la Bible est un événement spirituel et culturel, tant par la profondeur des différents niveaux de lecture et de compréhension du texte sacré qu'il propose que par l'humilité et la modestie qu'il a toujours gardées pour approcher les mystères de la Parole de Dieu : « J'ai donc résolu d'appréhender le sens des versets, et d'en établir le commentaire selon leur ordre et les midrashim auxquels nos maîtres ont fixé, midrash par midrash, leur place véritable ». Les principes de cette méthodologie, dont le but essentiel fut de rechercher le sens littéral des versets (*pechat*), n'avaient rien de nouveau, sinon que Rachi les a mis en œuvre avec sagacité et une détermination sans faille pour toute la Bible, ce qui en a fait la somme de référence par excellence pour toutes les générations d'étudiants qui ont suivi, jusqu'à nos jours. Le *drach* trouve sa justification dans le verset de Jérémie 23,29 : « Est-ce que ma parole ne ressemble pas au feu, dit IHVH, et au marteau qui fait voler en éclats le rocher ? ». Parmi les étincelles que produit le feu de la parole divine, le *drach* prend sa place en toute légitimité. Il ne recourt à l'aggada que si elle s'harmonise avec le *pechat* et permet de rétablir la continuité du récit biblique en le parachevant. On

mesure au fil du commentaire l'importance des ressources connues de la grammaire et de la philologie de son temps, les discussions et les choix délibérés que Rachi a faits et, afin d'être compris par ceux auxquels il cherchait à s'adresser, l'inclusion dans son commentaire de plus de mille trois cents mots étrangers, les *laazim*, (cf. Ps 114,1) presque tous en vieux français. Pour Rachi, on le comprend bien, le commentaire de la Torah n'était pas d'abord un prétexte à discussions philosophiques, mais la quête de la vérité de la parole de Dieu, telle qu'elle doit être accueillie par tout fidèle juif. Il est également important à noter que ce commentaire n'est pas non plus influencé par les doctrines des piétistes juifs allemands qui furent à l'origine du mouvement des hassidim d'Ashkenaz. Le commentaire de Rachi sur le Pentateuque, plus populaire que celui des Prophètes et des Hagiographes, connut très tôt une consécration totale et presque une canonisation. Premier livre imprimé en 1475 à Riva di Tiento, il connut par la suite des centaines de rééditions. En annexe à cette traduction se trouvent une chronologie biblique, un glossaire des concepts les plus importants, l'alphabet hébreu, l'ordre de composition du Talmud, une brève bibliographie et quelques ouvrages cités par Rachi lui-même dans son commentaire.

JEAN BOREL

NICOLA GARDINI, *Vive le latin. Histoires et beauté d'une langue inutile*, Histoire de l'antiquité (classique et chrétienne)

Traduit de l'italien par Dominique Goust, avec la collaboration d'Ilaria Gabbani, Paris, Éditions de Fallois, 2018, 278 p.

Cet ouvrage parlera-t-il dans le vide ou suscitera-t-il un intérêt au-delà de quelques nostalgiques du latin ? Il est difficile de prévoir d'avance comment il sera reçu par ceux auxquels l'auteur aimerait tant s'adresser, « les jeunes gens, garçons et filles des écoles, qui, plus que quiconque, cherchent à trouver un sens à ce qu'ils font et voient » (p. 19), sans oublier les moins jeunes, latinistes ou non, et si possible « signaler quelque chose de vital et de nécessaire à des hommes politiques, enseignants, gens de commerce et médecins, avocats et écrivains qui, par curiosité et sans préjugé, se demandent ce qu'est le latin » (*Ibid.*). Comment l'auteur s'y prend-il donc pour réussir son vœu et faire en sorte que son livre ne tombe pas des mains de ceux qui seront tentés de s'y plonger ? En montrant comment et combien « le latin est beau », dépassant ainsi d'un coup les arguments de ses détracteurs qui n'en voient pas ou plus l'utilité, et ceux de ses laudateurs pour lesquels la première vertu du latin serait de former l'esprit. Ce que font également toutes les autres langues, pour peu qu'on les étudie sérieusement. « Quiconque étudie le latin, dit-il en résumé, doit l'étudier pour une raison fondamentale ; parce que c'est la langue d'une civilisation ; parce que c'est dans le latin que l'Europe s'est accomplie. Parce que c'est en latin qu'ont été écrits les secrets de notre identité la plus profonde et que, ces secrets, l'on veut les déchiffrer » (p. 247). C'est ainsi qu'en vingt-deux chapitres, évoquant de manière vivante le parcours de l'auteur lui-même redécouvrant au cours de ses études « l'espace de bonheur » que représentait pour lui la possibilité et l'apprentissage du latin – sans lequel « notre monde ne serait pas ce qu'il est » (p. 30) – son évolution, sa large diffusion et ses divers modes d'expression, il opère un beau choix de textes qu'il a particulièrement aimés dans l'histoire de la littérature latine, et qui ont peu à peu constitué ce qu'il appelle sa « maison intérieure ». De Catulle à saint Augustin et saint Jérôme, en passant par Horace, Cicéron, César, Virgile, Ovide, Sénèque, Tite-Live, Lucrèce, Juvénal et Properce, il nous fait apprécier au fil de leurs extraits reproduits et traduits, non seulement la voix propre de quelques-uns des plus grands témoins de la langue latine, mais aussi la richesse, la diversité et la finesse des pensées qu'elle a suscitées au cours des siècles. « Il ne suffit pas que celui

qui parle soit vivant pour qu'il puisse dire que sa langue est vivante, dit l'auteur en conclusion. Vivante est la langue qui dure et qui produit une autre langue, ce qui est justement le cas du latin» (p. 249) qui, de surcroît, fut créateur et modèle d'autres littératures, comme autant de conversations nouvelles offertes à qui voudra bien s'engager dans ce dialogue enchanté. Une bibliographie de base et quatre index des auteurs, personnages historiques, personnages mythologiques et passages cités seront utiles à un travail d'approfondissement.

JEAN BOREL

Histoire  
et théologie  
médiévale

**PATRICK BOUCHERON**, *La trace et l'aura. Vies posthumes d'Ambroise de Milan, (IV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Seuil (L'Univers historique), 2019, 535 p.

De manière brillante, Patrick Boucheron démontre avec tout l'art d'historien qui est le sien, que la vie d'Ambroise, évêque de Milan de 374 jusqu'à sa mort en 397, est fondamentalement plurielle par le rayonnement inoui qu'elle a eu, non seulement de son temps, mais durant tout le Moyen Âge et jusqu'à la Contre-Réforme. En effet, la personnalité si forte d'Ambroise n'a cessé d'être commentée, réinterprétée, réécrite et scrutée jusqu'en ses moindres détails, et tout l'imaginaire hagiographique se l'est appropriée de mille et une manières, faisant de lui à la fois le héros de la romanité continuée, le champion de la liberté de l'Église, le saint patron de la Ville et protecteur céleste de sa conscience civique. Et pour tout dire : «l'inventeur d'un nouveau monde sensible qui prétendait réaménager tout l'univers». Il est donc bien, comme le suggère l'auteur, un de ces bricolages mémoriels par lesquels une société s'invente, de façon plus ou moins heurtée, contradictoire et toujours conflictuelle, un passé commun et une identité collective, en relevant les traces de ce qui, du passé, demeure disponible. Suivre pas à pas au fil des siècles cette vivante présence, cette empreinte multiple d'Ambroise dans les consciences humaines, comme dans les mémoires urbaine, textuelle et liturgique, tel est le but que Patrick Boucheron a magistralement réussi. Grâce à un ensemble de notes historiques, littéraires et doctrinales extrêmement fouillées et précises, une liste de toutes les sources imprimées disponibles et une bibliographie sélective très complète, un index des apparitions, un index des noms cités et plus de vingt-cinq documents, cartes et illustrations de premier intérêt, cet ouvrage est un exemple de ce qu'on peut appeler «l'archéologie d'un nom propre».

JEAN BOREL

**GABRIEL MARTINEZ-GROS**, *L'Empire islamique. VII<sup>e</sup>-XI<sup>e</sup> siècles*, Paris, Passés Composés/Humensis, 2019, 335 p.

Deux raisons principales font l'intérêt de cette nouvelle histoire de l'empire islamique : la réputation d'abord de Gabriel Martinez-Gros, qui fait de lui l'un des spécialistes actuels les plus renommés de l'histoire de l'islam médiéval et, ensuite, le point de vue original qu'il adopte pour l'écrire. Afin d'éviter le travers d'une histoire de l'islam vue et jugée comme on l'a fait jusqu'à présent à partir de l'Occident, l'auteur veut nous faire comprendre les enjeux stratégiques, politiques, économiques, culturels et religieux qui ont présidé aux conquêtes islamiques des cinq premiers siècles, en prenant comme guide et référence essentielle l'œuvre capitale d'Ibn Khaldûn, le premier grand historien arabe du XIV<sup>e</sup> siècle. Apparaît alors de manière très suggestive comment, au «soulèvement tectonique» qu'a constitué l'expansion fulgurante de l'Empire islamique des premières générations,

les exigences de la sédentarisation ont progressivement imposé leurs pesanteurs administratives et économiques, et ont fini par affaiblir et inverser le dynamisme conquérant du jihad primitif. De la mort du prophète Muhammad en 632 à l'éviction des Arabes des structures de pouvoir et à l'émergence des sultanats turcs au xi<sup>e</sup> siècle, en passant par la mise en place du califat, l'éclosion et la chute des dynasties abbasside, omeyyade ou fatimide, nous assistons ainsi à l'irréversible déclin et à l'épuisement d'un élan civilisationnel auxquels les conquêtes et les violences guerrières du jihad politique et religieux actuel cherchent à redonner un nouvel essor. Un lexique de base des auteurs, concepts et thèmes les plus importants, un index des familles califales de l'empire islamique et de leurs généalogies, un index de tous les noms cités, une bibliographie et des cartes géographiques offrent des précisions indispensables pour se repérer correctement dans la dynamique propre de cette histoire.

JEAN BOREL

SAINTE CATHERINE DE SIENNE, *Œuvres complètes*. Suivies de *La vie de Sainte Catherine de Sienne par le bienheureux Raymond de Capoue son confesseur*, Éditions et traductions de Étienne Cartier, Jourdain Hurtaud O.P. et Étienne Hugueny O.P., en supplément la traduction des *Oraisons* par Étienne Cartier et des *Élévations* par Louis Chardon O.P., texte établi par Maxence Caron, Préface de François Daguet O.P., Paris, Les Belles-Lettres (Les classiques favoris, 7), 2019, 1 660 p.

Depuis plus de six siècles, Catherine de Sienne ne laisse personne indifférent. C'est le moins qu'on puisse dire. De son vivant déjà, ses ascèses et pénitences hors normes, comme ses prises de position et ses diverses interventions dans les crises religieuses de son temps, furent aussi bien contestées qu'admirées. N'a-t-elle donc été, comme certains l'ont pensé, qu'une exaltée dont l'influence féminine dérangeait la sensibilité classique et l'idéologie masculine de l'époque ? Une visionnaire incontrôlable qui a porté une responsabilité dans l'éclatement du Grand Schisme ? Une délicieuse nonne pâmée aux bras de ses suivantes comme l'iconographie l'a souvent représentée ? Ou plus récemment encore, dans une série télévisée en 2015, intitulée *Inquisitio*, Catherine de Sienne a-t-elle vraiment été « l'inspiratrice fanatique d'une bande de tueurs, prête à diffuser la peste dans le Comtat Venaissin pour saper le pouvoir de l'antipape Clément VII en terrorisant la population » ? Face à l'outrance de ces jugements, heureusement, Catherine de Sienne n'a pas besoin d'autres défenseurs qu'elle-même. C'est ce qui fait sa force et le rayonnement qu'elle ne cesse d'exercer depuis toujours sur ceux qui savent entendre son message et lire attentivement les trois œuvres majeures qu'elle nous laisse : le *Dialogue*, dans lequel elle expose sa doctrine spirituelle, les 330 *Lettres* qu'elle n'a pas seulement adressées aux papes, cardinaux, rois et princes, mais à bien d'autres personnes de modeste condition et, enfin, les *Oraisons* et les *Élévations*. Ces trois œuvres, rééditées en un seul volume pour la première fois en France, rendent à Catherine de Sienne l'honneur et la réputation auxquels elle a droit, et confrontent les lecteurs avec une exigence, une rigueur et une autorité spirituelle dont on a plus aujourd'hui l'habitude. Il y a en effet dans la forme et dans le ton de son écriture – Catherine de Sienne a dicté la plupart de ses textes, car elle ne savait guère écrire – quelque chose de très particulier et d'immédiat qui peut d'abord peut-être rebouter, mais qui tout de suite interpelle et fascine. Catherine ne mâche pas ses mots. Elle va droit au but et n'épargne personne s'il s'agit de dire la vérité. Tout en demeurant dans la charité. Pour la comprendre telle qu'elle veut être comprise, il faut accepter l'unique et seul but qu'elle poursuit :

unir dans sa vie, comme dans celle des autres, l'amour exclusif de Dieu et une charité en acte envers le prochain. La discrétion, qui renferme à la fois la signification de discernement et celle de réalisation concrète de ce qui doit être accompli, consiste à rendre à chacun – à Dieu d'abord, au prochain et à soi-même – ce qui lui est dû. Pour Catherine, seule une capacité de discernement permet à l'amour et au comportement moral de s'ajuster aux personnes et à la réalité. Ainsi, en unissant la connaissance et l'amour de la vérité dans l'action vertueuse, seules la discrétion et l'humilité parfaite permettent à l'homme d'acquérir sa vraie liberté et de la donner aux autres, en exerçant à leur égard une vraie justice. C'est de cette voie d'exception dont Catherine de Sienne a voulu témoigner, comme elle le dit elle-même en conclusion de son *Dialogue* : « Trinité éternelle, dans votre lumière que vous m'avez donnée, et que j'ai reçue avec la lumière de la très sainte foi, j'ai connu, par les explications aussi nombreuses qu'admirables, la voie de la grande perfection. Vous me l'avez montrée, pour que je vous serve dans la lumière et non dans les ténèbres, pour que je sois un miroir de bonne et sainte vie, et que je renonce enfin à cette existence misérable où jusqu'ici et par ma faute je vous ai servi dans les ténèbres ». En accordant le titre de Docteur de l'Église à Catherine de Sienne, le 3 octobre 1970, Paul VI a voulu ainsi donner à ses œuvres l'autorité spirituelle exemplaire et définitive qu'elles méritent dans l'Église universelle. Catherine de Sienne est en effet une illustration vivante et tout-à-fait remarquable de cette affirmation très forte de saint Paul : « Ce qu'il y a de faible dans le monde, voilà ce que Dieu a choisi pour confondre ce qui est fort ; ce qui dans le monde est sans naissance et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu a choisi ; ce qui n'est pas, pour réduire à rien ce qui est, afin qu'aucune chair n'aille se glorifier devant Dieu ». Pour *Le Dialogue* comme pour les *Lettres* un précieux index analytique et une table des matières détaillée ont été dressés avec soin. En plus de toutes les œuvres de Catherine de Sienne que le volume rassemble, Maxence Caron a eu l'excellente idée de joindre aussi *La vie de Catherine de Sienne* écrite par le bienheureux Raymond de Capoue, maître général des frères prêcheurs, qui fut son confesseur et directeur spirituel.

JEAN BOREL

Histoire  
de la modernité  
et de la période  
contemporaine  
(religion,  
philosophie,  
littérature)

GIACOMO LEOPARDI, *Zibaldone*, Traduit de l'italien, présenté et annoté par Bertrand Schefer, Paris, Éditions Allia, 2019, 2 390 p.

À quoi comparer le *Zibaldone* de Leopardi ? À un volcan en perpétuelle éruption ? À un kaléidoscope en constante mutation ? En tous les cas, ce qu'il faut d'abord dire, c'est que cette œuvre au goût de « sabayon » – tel est le sens de *Zibaldone* ! – n'a aucun équivalent dans la littérature universelle. Est-ce un journal ? – Oui et non. Oui, parce que Giacomo Leopardi (1798-1837) ne quittait jamais ce « cahier » dans lequel il accumulait, en les datant, les observations, les pensées et les intuitions les plus diverses sur tous les sujets qui lui passaient par la tête et sans aucun plan préétabli : de la vie personnelle et intime à la philologie, de la linguistique à la sociologie, de l'anecdote à la poésie, de la politique à l'histoire, de la philosophie à la religion, de la métaphysique aux sciences naturelles. Non, parce que le « je » y est rarement narratif, et que ce texte rassemble aussi bien de brefs aphorismes que de véritables petits traités admirablement écrits et dont il espérait tirer par la suite de plus amples ouvrages ; et, surtout, parce qu'il pouvait très bien ne rien noter durant plus d'une année et tout d'un coup composer fiévreusement des dizaines de pages. Mais que se cache-t-il alors derrière les fulgurations de ce foisonnement d'idées aux allures apparemment décousues et restées inachevées ? Tout simplement, le tourment et l'expérience d'un esprit toujours actif, attentif, en dialogue avec lui-même et avec

les autres, cherchant avec l'acuité géniale qui était la sienne, à capter peut-être un sens, et souvent un non-sens, à l'infinie diversité que nous offre l'observation de la nature et des cultures humaines. Et c'est bien parce Leopardi sent et sait que « l'histoire de chaque homme contient toute l'histoire de l'esprit humain, mais aussi l'histoire des nations » que le lecteur est tout de suite pris par sa lecture, car il ne peut que se reconnaître lui-même dans les questionnements les plus intempestifs et les continuels allers et retours de ce parcours de vie. Pour Leopardi, « les choses ne sont ce qu'elles sont que parce qu'elles sont ainsi. Une raison préexistante à l'existence ou au mode d'être, une raison antérieure et indépendante à l'être et au mode d'être des choses : une telle raison n'existe pas et ne peut être imaginée. Par conséquent il n'existe aucune nécessité pour aucune existence. Comment pourrions-nous imaginer un Être nécessaire ? Quelle raison a-t-il hors de lui et avant lui pour qu'il existe et qu'il existe de cette façon et éternellement ? La raison est en Lui-même, dit-il, et c'est là l'infinie perfection ». Sans être détruite, l'idée de Dieu n'en est donc que plus forte : « *Ego sum qui sum* (Je suis qui je suis), c'est-à-dire je porte en moi ma raison d'être : grandes et remarquables paroles ! S'exclame-t-il, c'est ainsi que je conçois l'idée de Dieu en ce monde » (p. 768). Dans l'impossibilité de donner un aperçu, même aussi succinct qu'il puisse être, de la prolixité et de l'entrelacement des argumentations, réflexions et développements qu'il fait sur tous les thèmes qu'il aborde librement et sans aucun plan préétabli, qu'il suffise de rappeler ce mot de conclusion provisoire : « Les œuvres de génie, dit-il, consolent toujours, raniment l'enthousiasme et, en évoquant et représentant la mort, elles rendent momentanément à l'âme cette vie qu'elle avait perdue : ce que l'âme contemple dans la réalité l'afflige et la tue, ce qu'elle contemple dans les œuvres de génie qui imitent ou évoquent d'une autre manière la réalité des choses, la réjouit et lui redonne vie ». Pouvait-il mieux parler de son propre *Zibaldone* ? À chaque lecteur d'en juger par lui-même. Nous saluons le travail tout-à-fait exceptionnel qu'a fait Bertrand Schefer pour nous donner une traduction précise, fluide, agréable et vivante de ce texte-fleuve absolument incomparable, et pour les notes judicieuses et indispensables à la compréhension qui accompagnent chaque page. Nous saluons également le soin qu'il a pris de traduire non seulement les deux index inachevés que Leopardi avait commencé de préparer pour une éventuelle publication : *Pensée de philosophie variée et de belle littérature* et *Malheur de connaître son âge*, mais également son *Fichier*, l'*Index de mon Zibaldone de pensées*, commencé le 11 juillet 1827 à Florence, et le *Polizzine* ou *Thèmes mentionnés dans l'Index*. Suivent enfin le *Polizzine* ou *Thèmes non mentionnés dans l'index*, la Table des éditions des principales œuvres citées dans le *Zibaldone*, l'*Index complet des noms de personnes, œuvres, écoles, pays et populations cités et l'index de tous les thèmes abordés par Leopardi*. L'impression sur papier bible et le choix des caractères ont aussi été faits avec le plus grand soin. Nous avons donc là une remarquable édition de référence et de travail.

JEAN BOREL

ROBERT E. LERNER, *Ernst Kantorowicz. Une vie d'historien*, Traduit de l'anglais par Jacques Dalarun, Paris, Gallimard (Bibliothèque des Histoires), 2019, 638 p.

Deux ouvrages magistraux sont associés au nom d'Ernst Kantorowicz (1895-1963), une biographie de *Frédéric II de Prusse*, parue en 1927, et *Les Deux Corps du roi*, publié en 1957. Mais qui est donc cet érudit polyvalent, qui avait l'élégance d'un dandy, né dans une famille juive industrielle de Poznan, et auquel s'est attachée l'étiquette un peu réductrice et trop générale d'historien ? Mais historien de quoi ? Si toutes les recherches de Kantorowicz ont fait de lui un spécialiste

reconnu de l'histoire de l'art, mais également de la théologie, de la littérature et de la philosophie du Moyen Âge, sans oublier sa passion du droit canonique et du droit patristique, de la philologie et de la poésie contemporaine, on comprend rapidement qu'il échappe à tout classement. De même que le parcours de sa vie, dont les étapes sont hors du commun. Comme s'en étonne Robert E. Lerner, combien d'hommes peuvent se prévaloir d'avoir été tour à tour un ardent nationaliste allemand, engagé volontaire pour combattre au service du *kaiser* pendant la Première Guerre mondiale, blessé dans l'enfer de Verdun, membre du cercle élitiste du poète-prophète allemand Stephan George, volontaire pour la lutte contre les spartakistes à Berlin et de nouveau contre les «rouges» de l'éphémère République soviétique à Munich? Combien eurent le courage de s'opposer publiquement à Hitler et de refuser de prêter serment au régime, ce qui l'obliga à fuir aux États-Unis après avoir échappé de justesse à la Nuit de cristal? Enfin, le maccarthyisme ne fit-il pas de lui l'un des défenseurs de l'indépendance universitaire et l'un des premiers intellectuels à refuser le serment de loyauté? Ouvrir cette biographie, c'est ne pas pouvoir la refermer avant d'être parvenu à la dernière page, tout à la fois essoufflé par une telle épopée, émerveillé par tant de science et de connaissances acquises, et perplexe devant une personnalité aussi complexe. L'auteur a pris soin de dresser enfin un index complet de tous les noms propres et lieux cités.

JEAN BOREL

MATTHIEU ARNOLD, *Oscar Cullmann. Un docteur de l'Église*, Paris, Olivétan, 2019, 144 p.

«Ami de trois papes», comme aimait à le qualifier son collègue Karl Barth, Oscar Cullmann (1902-1999) est l'une des personnalités protestantes les plus marquantes du xx<sup>e</sup> siècle. L'excellente petite biographie que nous offre Matthieu Arnold retrace les principales étapes de la formation et de l'œuvre théologique d'Oscar Cullmann, de même que les multiples influences qu'il exerça de son vivant, tant en France que sur le plan international et œcuménique. Avec un rayonnement spirituel et une générosité humaine qui lui étaient propres, Oscar Cullmann a su toucher aussi bien les simples croyants que le pape Paul VI, les pères du Concile de Vatican II et les membres de l'Académie des Sciences morales et politiques où il avait été élu en 1972. Comme le dit à juste titre l'auteur en conclusion : «Oscar Cullmann, interprète du Nouveau Testament, s'est toujours donné pour tâche de rechercher l'essence du message de Jésus et du christianisme. Il l'a trouvée dans le rôle central du Christ dans l'histoire du salut : le Ressuscité en éclaire le passé, le présent et le futur. Il a établi que l'eschatologie du Nouveau Testament n'était ni simplement présente ni simplement future. Aujourd'hui, l'idée de la tension entre le «déjà» (la bataille décisive remportée) et le «pas encore» (la victoire finale) est devenue un bien commun de l'exégèse néotestamentaire» (p. 124). Parce qu'il a toujours mis l'Évangile au cœur de ses préoccupations éthiques et spirituelles, Cullmann a inlassablement dénoncé la tentation d'un faux sécularisme dans l'Église. Dans ce sens, «il jugeait qu'une Église qui, au lieu de se fonder sur la Bible, s'en tient principalement voire uniquement aux modes philosophiques ou sociologiques n'a plus de raison d'être : elle perd son sel et n'a plus rien à apporter au monde» (p. 128). Enfin, c'est un beau chapitre que nous donne l'auteur sur l'engagement œcuménique de Cullmann : si, dans sa «grande franchise», il n'a jamais voulu mettre de côté les points de divergence, il a toujours désiré les envisager dans un «authentique irénisme», enraciné dans sa conception de l'histoire du salut : pour Cullmann, c'est «à travers les différentes confessions que l'Esprit-Saint est à l'œuvre dans l'histoire, en dépit des déformations dues au

péché humain. C'est l'Esprit-Saint également, il en était profondément convaincu, qui conduira les Églises vers une unité qui n'est pas pure fusion : en effet, l'uniformité est contraire au Saint-Esprit » (p. 109). Une bibliographie sélective des ouvrages et principaux articles de Cullmann, des instruments de travail et études qui lui ont été consacrés offre au lecteur intéressé de quoi poursuivre son intérêt sur la pensée du théologien bâlois.

JEAN BOREL

ALAIN DEMURGER, *Le peuple templier, 1307-1312. Catalogue prosopographique des templiers présents ou (et) cités dans les procès-verbaux des interrogatoires faits dans le royaume de France entre 1307 et 1312*, Paris, CNRS éditions, 2019, 559 p.

Grâce au travail minutieux de relecture qu'Alain Demurger a fait des procès-verbaux des différentes procédures de condamnation menées contre l'ordre du Temple, 2 336 templiers sortent aujourd'hui de l'oubli et du mépris dans lesquels les a abandonnés la persécution drastique que leur a fait subir Philippe le Bel dans le royaume de France, depuis la rafle du 13 octobre 1307 jusqu'à la disparition de l'ordre en 1312. Cette galerie de portraits, que l'on appelle une prosopographie, donne le vertige et nous renseigne pour la première fois sur les noms, les origines, les familles et les carrières de ces hommes qui ont été actifs dans l'ordre du Temple. De tous ces chevaliers, chapelains et sergents des divers diocèses et commanderies auxquels ils appartenaient, 1135 furent physiquement présents dans les procès dont l'histoire a gardé les traces écrites. Les autres ne sont connus que par citations, dénonciations et récits au cours des interrogatoires. Quant à ceux qui ont réussi à s'enfuir ou qui ont été brûlés, il ne reste évidemment plus aucune trace. S'il est un chapitre de l'histoire de la chrétienté qui suscite les avis les plus contrastés et divergents, c'est bien celui de l'ordre du Temple, devenu impopulaire et accusé de tous les vices. Cette enquête précise des interrogatoires que l'on a rédigés permet désormais de mieux comprendre les enjeux secrets et réels qui ont déclenché les dénonciations, et de mettre en balance les aveux et les démentis. Un dossier de six cartes représentant les commanderies, maisons ou établissements secondaires de l'ordre du Temple dans lesquels un templier au moins a été reçu dans l'ordre, une bibliographie complète des procès-verbaux des procès français, des sources et instruments de travail, une chronologie détaillée du procès du Temple, et six appendices donnant la liste complète des templiers entrés de 1300 à 1307, les calendriers liturgiques utilisés, la liste des chevaliers et des prêtres dans l'ordre de 1307 à 1312, les templiers du procès chypriote de mai 1310 font de cet ouvrage la référence sur ce chapitre de l'histoire ecclésiastique la plus exhaustive publiée à ce jour.

JEAN BOREL

MICHEL ANGOT, *Les mythes des Indes*, Paris, Seuil, 2019, 556 p.

Traditions  
religieuses  
orientales

Comment retrouver la saveur propre et le sens originel de la mythologie des Indes, si riche d'enseignements spirituels atemporels sur la nature de l'indicible et la profondeur de la parole, mais en-deçà des interprétations réductrices que les occidentaux en ont faits à leur convenance et, surtout, en deçà de l'appropriation identitaire et de la récupération nationaliste récente ? Tel est le défi que Michel Angot relève avec brio. À travers une érudition savante qu'il sait rendre accessible

au grand public, il remet d'abord quelques pendules à l'heure concernant l'approche existentielle et profonde que les hindous eux-mêmes ont eu et veulent encore avoir aujourd'hui de leurs récits, auxquels la science moderne a donné le nom de mythes, mais qu'ils considèrent comme de l'histoire, leur histoire. Et, pour entrer dans l'intériorité de l'âme indienne, il faut bien comprendre que « chaque être existe sur des plans différents : tout être céleste est susceptible de disposer d'une forme terrestre et tout être terrestre dispose d'un équivalent céleste, la nature des choses n'est pas définie ni limitée. Un dieu, un homme, tous les êtres peuvent vivre un certain temps sous la forme d'un animal ». C'est ainsi que s'éclairent la complexité des naissances et des combats des dieux, les cosmogonies et l'irruption des dieux dans le monde humain, la nature du temps et de l'immortalité, la diversité des rites, le sens de l'amour et du mal, du faux et du vrai. « Les histoires qui sont contées ici, dit l'auteur en conclusion d'une magistrale introduction, ne sont pas des contes pour enfants, loin de là ; éminemment sérieux, le mythe dit la vérité que nos sens ne perçoivent pas, la vérité d'un plan du cosmos où les hommes n'ont pas accès par la perception. Le mythe que nous connaissons et qu'ils ignorent, c'est la poésie ». Un cahier de douze illustrations en couleurs et une vingtaine d'illustrations en noir et blanc insérées dans le texte font de cet ouvrage la meilleure présentation d'ensemble actuelle, en langue française, des mythes védiques et bouddhiques, ainsi que des mythes des épopées et des Puranas. Chaque chapitre est doté d'une bibliographie sélective propre à orienter vers d'autres lectures ou recherches. « Pour comprendre l'autre, disait Massignon, il ne faut pas se l'annexer, mais devenir son hôte ». C'est à ce bel exercice que nous invite Michel Angot.

JEAN BOREL

OLIVIER HANNE, *L'Alcoran. Comment l'Europe a découvert le Coran*, Préface de John Tolan, Paris, Belin, 690 p.

Il fallait que ce livre soit écrit et nous félicitons Olivier Hanne de l'avoir si bien fait. Alors que les sociétés européennes et américaines redécouvrent bon gré mal gré, depuis quelques décennies, la présence du Coran dont se réclament au quotidien les courants plus ou moins radicaux et prosélytes de l'islam salafiste ou wahhabite, et surtout les revendications politiques violentes de l'État islamique, quelle place au juste le Coran et la langue arabe tiennent-ils dans notre histoire intellectuelle et spirituelle occidentale ? Comment l'Europe a-t-elle découvert et compris le Coran depuis l'Hégire de Mahomet ? C'est à ce parcours qu'Olivier Hanne nous invite dans cet ouvrage remarquablement documenté et précis. De Jean Damascène à l'orientalisme romantique de l'époque coloniale, en passant par la conquête de l'Espagne au VIII<sup>e</sup> siècle et les croisades du XII<sup>e</sup> siècle, les recherches sur l'Alcoran – comme on le désignait à l'époque médiévale – et la langue arabe entreprises par les abbés de Cluny et celles des humanistes catholiques et protestants de la Renaissance et de la Réforme, les étapes sont nombreuses et fort complexes. Avec le triomphe de la raison au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'engouement de l'orientalisme dans le climat colonial des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, la découverte de la méthode historico-critique et de la philologie, « l'intérêt européen à l'égard de la langue arabe et du Coran, conclut l'auteur, ne s'est jamais démenti. Contrairement au monde islamique, qui ne connaît guère d'attraction pour la culture et les textes européens avant le XVI<sup>e</sup> siècle, celle-ci est allée chercher son information sur l'islam avec une opiniâtreté et une constance impressionnante, afin de disposer d'armes intellectuelles et d'enrichir son raisonnement logique » (p. 591). Même si les chrétiens et les musulmans n'ont cessé de mesurer les distances culturelles et religieuses profondes qui les séparaient, et

si les rivalités réciproques ont toujours été plus fortes que les affinités pourtant réelles qui auraient pu les rapprocher, le Coran demeura cependant « comme une référence évidente que tout homme bien né devait connaître, à défaut de l'avoir lu. Car ce livre assumait en Europe une fonction comparative essentielle, rarement énoncée explicitement : celle de dévoiler au lecteur combien ses valeurs propres et son identité culturelle étaient justes, raisonnables et libératrices. » (*Ibid.*). Cet ouvrage est important par le recul historique qu'il nous permet de prendre sur une situation qui nous touche aujourd'hui de plein fouet et dont nos sociétés occidentales subissent les conséquences sans trop savoir encore comment y répondre. Une bonne bibliographie des sources et des études consacrées à ce sujet, une série de cartes explicatives et d'illustrations de documents importants, un lexique des termes et concepts arabes utilisés et, enfin, un index des personnes et des dynasties achèvent de donner à ce volume sa valeur de référence désormais incontournable pour toute recherche, discussion et rencontre interreligieuse à venir.

JEAN BOREL

